JEAN RICHEPIN 1849–1926

Marches touraniennes — 9

En route ! en marche ! Déjà
Le matin sanglant a lui.
En route ! Hier il neigea.
Il va venter aujourd'hui.

Sur les chariots mouillés
Claquent les bâches de cuir.
Allons, roulons, les rouliers !
Il est l'heure de s'enfuir.

Marchons avec le soleil
Vers le pays attiédi
Où le ciel est plus vermeil.
En route pour le Midi !

Les chevaux, les lévriers
Et les chamelles ont bu.
Hop ! chaussons les étriers.
En colonne, la tribu !

Les enfants, femmes et sœurs
Dormiront dans les doux lits
Que les chariots berceurs
Balancent de leur roulis.

Les hommes, joyeux garçons,
Eux, ne sommeilleront point,
Mais, fermes sur les arçons,
Chanteront le sabre au poing.

Ils chanteront les vieux airs,
Les vieux airs toujours nouveaux,
La musique des déserts
Rhythmée au pas des chevaux.

Pour charmer les chemins longs
Nous avons les chants d'amours,
Les guzlas, les violons,
Les hautbois et les tambours.

Contre les Aryas blancs
Nous avons les chants guerriers,
Contre ces lapins tremblants
Qui vivent dans des terriers.

Nous, les buveurs de grand air,
Nous vivons comme des loups,
Et le vent sur notre chair
Tord la pointe de ses clous.

Aussi nous les méprisons,
Ces faiseurs de bons repas
Dont les toits sont des prisons
Où le soleil n'entre pas.

Qu'ils crèvent dans leurs clapiers !
Nous, allons droit devant nous.
Le sol tremble sous nos pieds
Et jamais sous nos genoux.

En marche ! en guerre ! Là-bas
Sont leurs fleurs, leurs fruits, leurs blés.
Leurs femmes dans des cabas
Pour nous les ont rassemblés.

Leurs femmes savent encor
Tisser le drap des manteaux
Et pétrir des pains en or
Aussi bons que des gâteaux.

Sur les charbons, dans les fours,
Avec un art tout divin
Elles font de grands plats lourds
Qu'on digère à coups de vin.

En marche ! en guerre ! en avant !
Tous ces enfants d'un ciel bleu
Ont le cœur rempli de vent,
Ont des lois, des arts, un Dieu.

Nous n'avons, nous, gens sans arts,
Nous, le peuple mécréant,
D'autres lois que les hasards,
D'autre Dieu que le Néant.

Mais pour vaincre et nous venger
Nous avons ce qu'ils n'ont point :
L'âpre mépris du danger
Et le sabre au bout du poing.

Devant nous, les chevaucheurs,
Ils fuient, quand nous les piquons,
Comme des pigeons nicheurs
Devant un vol de faucons.

Tous les biens qu'ils vont semant,
Quand nous aurons combattu
Nous les mangerons gaîment
A bedaine que veux-tu.

Nous autres, les gens d'ailleurs,
Nous autres, les meurt-de-faim,
Au nez de ces travailleurs
Nous nous gorgerons enfin.

Puis avec leurs cheveux roux,
Avec leurs boyaux tordus,
Leurs os durs percés de trous,
Leurs cuirs tannés et tendus,

Pour charmer les chemins longs
Nous ferons, ô mes amours,
Des guzlas, des violons,
Des hautbois et des tambours.